28.02.
2019

Libération

«Eins Zwei Drei», le clown du spectacle

Membres immenses, personnages mous ou pliés en mille morceaux… Martin Zimmerman excelle à distordre les corps de ses interprètes

Une ombre noire et bossue patine, elle est vêtue d'une longue jupe plissée, elle ressemble aux sorcières des cauchemars, butée sur elle-même et en même temps molle comme une poupée de chiffon, lorsqu'elle enchaîne roues et figures acrobatiques, semblant frôler le sol sans jamais s'y poser et s'opposant sans cesse au clown blanc dominateur. Elle paraît pourtant faire corps avec lui, comme un nuage qu'on ne parvient pas à chasser de son esprit alors même que tout va bien, et qui resurgit avant que l'objet du malaise ne soit identifié.

L'ombre noire (Dimitri Jourde) est le personnage le plus intriguant du spectacle *Eins Zwei Drei*, «un deux trois» en français, du Suisse-Allemand Martin Zimmermann, le plus tenace, en ce qu'elle n'apparaît pas forcément comme un être humain, mais plutôt comme une force mentale. On ne se lasse pas de la voir s'engouffrer partout, réapparaître obstinément et s'enrouler sur elle-même, tandis que le clown blanc, petite moustache de dictateur (Tarek Halaby), fait le ménage avec la rage qui sied quand on se lance dans des combats perdus d'avance. L'autre personnage sidérant (Romeu Runa) est son opposé: malgré ses membres immenses, il plie en mille morceaux son corps, et se fait enfermer dans un cube rectangulaire en Plexiglas transparent dont il émerge sans souffrance, un quart d'heure plus tard, tel un diable à ressort dès que le couvercle est levé.

Carton. Les contorsionnistes sont toujours mystérieux, et ce qui est formidable ici est qu'aucun exploit n'est présenté en tant que tel. Les parois de cette maison de carton idéale en cas de tremblement de terre sont lacérables à souhait, brûlables comme il se doit dans un finale apocalyptique. Parfois, l'une des parois s'efface pour laisser voir, dans une petite pièce en hauteur, le batteur en live, tandis que le pianiste Colin Vallon interprète sa partition sur un piano à queue bien solide. Les spectacles sans parole, dont les séquences s'enchaînent et glissent comme des patins sur un parquet ciré permettent à chaque spectateur d'imaginer le récit qui les porte, sans que le regard ne soit orienté par la présentation qui en est faite dans le programme de salle.

Mais on peut aussi bien soutenir l'inverse: lorsque la trame narrative se passe de mots, on est d'autant plus assujetti à tout ce qui est hors champ et se propose comme clé explicative. De cimaises, il est question ici. On est donc *«dans un musée ultramoderne»*, nous informe le programme de salle, mais on peut aussi bien voir les parois ultrafines qui volent et tournicotent au risque de balayer les trois personnages du spectacle comme celle d'une maison partagée entre trois colocataires, dont l'un d'entre eux tente d'imposer ses règles ménagères et esthétiques aux autres.

Tarek Halaby, Romeu Runa et Dimitri Jourde. NELLY RODRIGUEZ

Flexible. Martin Zimmermann, metteur en scène, clown, chorégraphe, qui vient lui aussi de trimballer son corps infiniment flexible et sa maison de carton, dans un tour du monde avec *Hallo*, créé en 2014, ne s'est pas distribué dans ce spectacle. Pour la première fois, explique-t-il dans la présentation du spectacle, il articule le clown, qui *«n'est pas acteur, n'a pas de genre»*, mais dont la figure tourne toujours autour de l'existence et la *«survie»*, dans un spectacle de théâtre contemporain. Pas de genre, certes. Mais, lorsqu'ils viennent saluer, les trois acteurs, le metteur en scène, le pianiste, le batteur, il est possible d'être un fragment de seconde frappée par cette grappe exclusivement masculine, dans un spectacle qui ne parle que du corps et de l'infinité de ses possibilités.

ANNE DIATKINE

EINS ZWEI DREI **de MARTIN ZIMMERMANN du 19 au 22 mars à Besançon, les 2 et 3 avril à Bourges, les 11 et 12 mai à Châteauroux, les 21 et 22 mai à Bayonne, du 5 au 7 juin à Nice.**